

“Oh! comment avait-il pu être assez naïf pour croire que cette femme était à lui, à lui tout seul, le premier?... Quelle outrecuidance !... Quel aveuglement!...”

“Une jeune fille qui vivait seule, sans guide, sans autre protecteur que sa fierté!... une jeune fille adorablement belle!... Comment aurait-elle pu, voyons, échapper aux mille dangers dressés sur sa route?... Comment aurait-elle pu se dérober aux innombrables séductions qui avaient dû l'assaillir?”

“Quelle bêtise vraiment de supposer que son coeur n'avait jamais été ému, que tous les amoureux, que tous les flagorneurs avaient été éconduits, et que lui, lui seul, le premier, avait bénéficié de faveurs refusées à tous les autres?...”

“Hé! Oui, c'était bien ce qu'il venait de lire dans cette lettre... Grâce à la révélation qu'elle contenait, ses yeux s'ouvraient... Ce Cavalieri, ce Fernand Cavalieri avait été son premier ami dès qu'elle avait débarqué à Florence, sous prétexte de peinture: et, comme il n'était pas riche, il avait laissé sa maîtresse devenir comtesse della Mora, pour... pouvoir continuer à être son ami de coeur en toute sécurité et sans bourse délier, tout au moins... Oh! le lâche, le gredin, l'infâme!...”

Toute la rage du mari trompé se retournait maintenant contre l'ami félon, qui avait trahi son amitié, qui lui avait volé son bonheur.

“C'est lui que je tuerai, rugit tout à coup della Mora, l'oeil enflammé de haine. Lui d'abord, elle ensuite... C'est cela je vais les attendre au rendez-vous: ils seront là, tous les deux ensemble, sous ma main, j'en ferai ce que je voudrai...”

Et tout bas, il ajouta, avec une dernière pensée d'espoir peut-être:

“En les prenant sur le fait, je me convaincrai que la lettre dit vrai.”

Le comte tira sa montre.

Il était seulement neuf heures et quart.

“Encore près de deux heures à attendre, mâchonna-t-il d'un ton fiévreux. N'importe! Je ne peux pas rester ici, j'étouffe.”

Il se disposait à sortir, lorsqu'on frappa à la porte, et presque aussitôt un domestique parut, disant:

—Monsieur Karl Schwitzer désire parler à Votre Seigneurie.

Della Mora fit un mouvement d'impatience. Il n'était guère disposé à recevoir des visites, même des visites d'amis, lesquelles, à certains moments, sont plus gênantes que d'autres.

Or, Karl Schwitzer était un ami, si toutefois on peut donner le nom d'amitié à cette facile camaraderie qui se forme entre jeunes gens rapprochés par des études communes.

Né aux environs de Munich, le jeune Schwitzer avait quitté sa patrie à vingt-deux ans pour se fixer à Florence, dans le but de se familiariser avec les grands maîtres de la peinture qui sont représentés dans les musées florentins. Le comte Ludovic et lui étaient liés depuis quatre ou cinq ans, et entretenaient des relations assez cordiales, quoique superficielles.

Aussi, quoique la présence du jeune peintre allemand ne lui fût pas précisément agréable en cette minute douloureuse, della Mora ne crut pas pouvoir lui fermer sa porte.

Après quelques secondes de réflexion, il dit au domestique qui attendait ses ordres:

—Introduisez M. Schwitzer.